

*3 février 1939*

« Roberto, amène-toi. Viens voir. »

Adossé contre le pneu de la camionnette, encapuchonné sous sa couverture de campagne, le canonnier s'était assoupi une heure ou deux, se jurant bien que le brouillard et le froid nocturne ne le tueraient pas. Avec ses vingt-cinq ans et sa solide carrure d'avant-centre du club de football de Gérone, Roberto ne craignait rien plus que l'obscurité glacée, trompeuse, qui donne l'illusion du repos salvateur mais qui, en réalité, s'apprête à vous saisir aux poumons et à vous liquéfier de l'intérieur. Le sifflement des balles, la violence des escarmouches, ça ne lui faisait pas peur. Du moment qu'il avait décidé d'affronter le danger. Le plus dur, c'était le reste : tout ce qui rampait, sournois, le sommeil abruti, les poux de la tignasse et du pli des couilles – le désespoir. Depuis trente et un mois, il avait tout donné de sa vie à la guerre. Mieux qu'un entraînement permanent.

A. secoua le corps tétanisé de son compagnon qui s'ébroua.

« Que se passe-t-il ? Les Navarrais attaquent ? »

A. avait assuré son tour de garde, le dernier de la nuit, assisté de Jordi et Anselmo, ses deux meilleurs tireurs. Ils avaient ensemble grillé deux ou trois cigarettes roulées avec le peu de tabac qu'il leur restait et marché de long en large sans arrêt pour oublier leurs ampoules aux pieds et leurs doigts gourds. Pour surveiller aussi la petite route en contrebas du tertre où la quinzaine d'hommes demeurés sous les ordres de A. avaient trouvé refuge derrière un rideau de bouleaux.

Le jour était loin de se lever encore. De toute façon, avec le grésil qui ne s'était pas arrêté de la nuit, la visibilité aurait été limitée, peut-être même opaque jusqu'à la route distante d'à peine deux cents mètres. Ce qui avait attiré l'attention de A., sur le coup de cinq heures, c'était comme un vaste murmure sorti du néant, une vague de mugissements de plus en plus lourds, inquiétants, le halètement sauvage d'un immense troupeau prisonnier d'une nature hostile, un univers en délabrement.

A. décida d'envoyer Jordi en reconnaissance. D'où venait ce vacarme ? Il fallait en avoir le cœur net.

Pourtant, à cet instant, c'était plutôt son estomac creux qui préoccupait le commissaire délégué à la 5<sup>e</sup> batterie de DCA, groupe 2. Depuis plusieurs jours, on avait commencé à compter et réduire les rations alimentaires. Il n'y avait plus grand-chose à se mettre sous

la dent. Même la camionnette qui tirait le petit et obsolète canon anti-aérien de fabrication soviétique n'avait plus d'essence. Elle gisait à demi-renversée dans un fossé neigeux, sur le chemin de rocaille menant à la clairière où A. avait installé le campement.

La bâche grisâtre froissée par le froid abritait quatre ou cinq kilos de pommes de terre germées que les rats n'avaient pas dénichées. Malgré les risques, et notamment le signal que cela pouvait procurer aux troupes de choc ennemies progressant chaque heure avec leurs maudites bottes de sept lieues, A. alluma un brasero à partir du petit bois ramassé dans la clairière. Dans cette vallée montagneuse, c'était la seule chose que l'on pouvait se procurer en abondance.

La veille, Anselmo – un paysan du delta de l'Èbre qui n'avait de compte à rendre à personne et sans doute le plus débrouillard des hommes de A. – était, de son propre chef, parti en vadrouille. C'était l'expression utilisée pour se dédouaner auprès de son supérieur. A. l'avait engueulé. Mais Anselmo avait rapporté de son échappée quelques navets d'un champ voisin et un lapin chapardé dans un clapier d'une ferme située à plus d'un kilomètre. « Solidarité ouvrière ! » s'était-il sobrement exclamé en guise de justification. A. s'était contenté d'acquiescer en maugréant lui aussi quelque formule magique issue du vocabulaire révolutionnaire. Ils avaient tous faim.

A. mit à chauffer la cafetière où reposait un fond de liquide qu'il allongea avec de la neige fondue, et profita

des flammes pour brûler les derniers papiers et messages transmis au cours des dernières semaines par les instances supérieures. À présent, toutes les communications étaient coupées. Même le général Rojo et le président Azaña devaient parler dans le vide, se regarder chaque matin dans la glace et trembler eux aussi. Résister jusqu'au bout était le mot d'ordre, mais quand ils lançaient leur « Vive la République ! », cela sonnait un peu creux. Les messieurs du gouvernement qui avaient quitté Madrid pour Figueras savaient-ils vraiment ce qui se passait sur le front ? A. en doutait. Ce qui le révoltait plus encore, c'était que des directives contradictoires faisaient pencher la balance vers la fuite et la dispersion. Dans l'armée républicaine, la rumeur s'était répandue que nombre de leaders politiques avaient déjà pris la direction de la France.

A. estimait que là où il se trouvait, la frontière n'était distante que d'une vingtaine de kilomètres à vol d'oiseau. Ralentir la marche forcée. Tenir. Ne laisser aucun espace entre les heures d'angoisse et la mort dans l'âme.

Il se dit, sans y croire vraiment, qu'il vaudrait mieux crever sur place, congeler dans la boue glacée, disparaître, à moins qu'au contraire ce ne fût un moyen d'accéder au statut de fossile d'une préhistoire qui, bientôt, n'intéresserait plus personne.

Le temps de se raconter des bobards était passé. Restait le rêve, entre deux insomnies. Et l'amalgame